

# GALERIE KARSTEN GREVE



Lovis Corinth, *Selbstportrait am Walchensee*, 1922  
Huile sur bois, 42.3 x 57.2 cm / 16 2/3 x 22 1/2 in. Signé et date au recto au milieu : Lovis Corinth 1922

## LOVIS CORINTH

Du 29 janvier au 21 mai 2022  
Vernissage le 29 janvier 2022 de 17h à 20h

La Galerie Karsten Greve à l'honneur de présenter sa première exposition consacrée au peintre allemand Lovis Corinth (1858-1925), montré pour la première fois dans une galerie française. Les œuvres exposées mettent en lumière sa période tardive à travers un ensemble de onze pièces – une œuvre sur papier de 1918, un autoportrait de 1922 et neuf natures mortes florales réalisées entre 1915 et 1924. Issues de la Collection Greve, elles invitent à la redécouverte de cet artiste visionnaire, acclamé de son vivant mais dont l'héritage fut éclipsé par les troubles socio-politiques du XX<sup>ème</sup> siècle.

L'œuvre de Lovis Corinth ne se prête pas à une définition stylistique – tantôt expressionniste, tantôt impressionniste, l'artiste fusionne les courants dans un kaléidoscope d'inspirations. Né en 1858 à Tapiau, en Prusse Orientale, Corinth est témoin de la guerre franco-prussienne et de l'unification de l'Allemagne. Sensible à l'art dès son plus jeune âge, il reçoit une vaste formation artistique de plus de douze ans : d'abord à l'Académie des Beaux-Arts de Königsberg (1876-80), puis à celle de Munich (1880-84) et, enfin, à Paris, où il étudie auprès de William-Adolphe Bouguereau et de Tony Robert-Fleury à l'Académie Julian (1884-87). Lorsqu'il arrive dans la capitale française en 1884, il découvre un Paris troublé par le changement incessant de régimes, la défaite contre la Prusse, les crises sociales et économiques. Les souvenirs de la sanglante Commune de Paris et ses violences civiles hantent la mémoire d'une société déstabilisée par la réorganisation urbaine entreprise par le baron Haussmann. Malgré cela, Corinth excelle à Paris. Dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, un jeune artiste devait se plier au système académique pour avoir du succès, les honneurs du Salon de Paris en étant le point culminant. Corinth y expose et reçoit la mention honorable en 1890 pour une *Pietà* – il franchit ce rite de passage mais ne s'y arrête pas.

À son retour en Allemagne, Lovis Corinth s'éloigne de l'académisme et devient l'un des membres fondateurs de la Sécession munichoise en 1892. En 1901, il s'installe à Berlin et rejoint la Sécession berlinoise où il est élu président en 1915. Il y rencontre Paul Cassirer, marchand d'art influent d'origine juive, qui est le premier à l'exposer dans sa galerie, et l'introduit à une nouvelle élite en quête d'un art plus contemporain. Grâce à Cassirer, Corinth côtoie de près les œuvres de Cézanne et Van Gogh. Il admire ces deux génies solitaires partis des centres d'art conventionnels, des règles contraignantes et des attentes pesantes de la société pour retrouver la liberté enivrante du geste et de la couleur. En 1920, Corinth organise une exposition afin de soutenir la jeune peinture allemande ternie par la guerre, et démontrer qu'elle est en rythme avec les avant-gardes internationales. Il y inclut plusieurs de ses propres toiles, des paysages et natures mortes, qui reçoivent un accueil critique plus qu'enthousiaste. Lovis Corinth est alors salué comme un génie par la presse germanique, le « Maître de l'impressionnisme allemand », et une douzaine de ses toiles sont sélectionnées pour représenter l'Allemagne à la Biennale de Venise en 1922. La virtuosité du geste, les cadrages audacieux et la touche vigoureuse chéris par Corinth se reflètent dans les œuvres de ses contemporains, comme dans celles d'Edvard Munch, puis trente ans plus tard dans la peinture de l'École de New-York et des expressionnistes abstraits.

L'ensemble de ces onze œuvres exceptionnelles présentées par la Galerie Karsten Greve met en exergue la complexité de son travail, entre poésie et drame social. *Ritterrüstung und Schwert*, une œuvre sur papier de 1918, témoigne de la désolation de l'artiste face aux bouleversements politiques, à la chute de l'empire, qui se lit dans l'armure de chevalier brisée, jadis une figure glorieuse dans l'univers de l'artiste. Les neuf natures mortes quant à elles mettent en avant l'évolution de ses recherches plastiques. *Chrysanthenen im Krug*, de 1918, représente une frénésie florale qui fait écho aux chrysanthèmes peints par Gustave

# GALERIE KARSTEN GREVE

Caillebotte ou aux représentations du jardin de Giverny qui envoûtait tant Claude Monet. À partir de 1919, l'idée, l'invention et la dissolution formelle ne forment souvent plus qu'un, et entraînent une dématérialisation du sujet. Pour celui qui regarde, l'expérience de ces natures mortes n'est pas seulement visuelle. La texture du tableau vibre avec un sentiment d'énergie électrisante et semble prendre vie. Corinth parvient à suggérer le précieux parfum des lilas, des roses ou des anémones, il peint l'aura des choses. Dans la composition *Amaryllis, Flieder und Anemonen*, de 1920, les fleurs débordent du cadre pour entraîner le spectateur dans l'espace du tableau. En brouillant la limite entre figuration et abstraction, la forme devient secondaire – tantôt suggérée, tantôt nette – comme dans *Flieder im Kelchglas*, de 1923, où le sujet et le fond se marient dans un camaïeu de bleus. Admiratif des maîtres hollandais, notamment de Rembrandt et Frans Hals, Corinth associe la tradition picturale avec sa propre modernité. Il oscille entre la représentation réaliste et l'émotion brute issue de sa perception du monde. En 1920, il écrit : « *Les fleurs, objets les plus idoines à figurer dans une nature morte, sont délicates et subtiles par les formes de leurs fleurs et de leurs feuilles* ». En peignant cette diversité florale, Corinth apprivoise un motif qui se décline à l'infini et ne cesse de le défier.

Les peintures réalisées entre 1923 et 1925 marquent l'apogée de cet expressionnisme bouillonnant. Dans l'huile sur bois *Blumen im Bronzekübel*, de 1923, Lovis Corinth fait l'éloge du geste qui transfigure peu à peu la réalité pour mettre en avant ses émotions. Il s'agit d'une peinture libre qui exalte le plaisir palpable de l'acte de peindre et démontre une grande sensualité dans le processus créatif. « *Portrait en buste, sombre sur un ciel lumineux. En arrière-plan, des feuilles et un pan du lac visible. Peint à Urfeld am Walchensee sur la terrasse de notre maison de campagne* », c'est ainsi que son épouse Charlotte Berend-Corinth décrit l'autoportrait de 1922, l'un des seuls actuellement en collection privée. Lovis Corinth se peint au moins une fois par an à partir de 1900, fasciné par le passage du temps. Ici, il joue sur la suggestion formelle du lac, reconnaissable par des couleurs fraîches propres à la région, qui font ressortir les bruns et les beiges chauds qu'il choisit pour se représenter. La couleur seule fait la distinction entre le paysage et la figure à travers un ballet osé de coups de pinceau. Le 31 mars 1925, Corinth note dans son journal : « *L'art véritable c'est pratiquer l'irréel. Le pompon !* ». Ce n'est plus la mimésis qui importe alors, mais un équivalent plastique brut et sensuel, à l'unisson avec l'expressionnisme qui reflète les états d'âme.

L'aura prodigieuse de Corinth perdure jusqu'au début des années 1930 et la montée de l'idéologie nazie. En juin 1937, les œuvres de Lovis Corinth font partie de l'exposition munichoise *Entartete Kunst* (Art dégénéré), aux côtés des œuvres de Picasso, Kokoshka, Munch, Chagall, Nolde et de nombreux autres artistes. En cause sont ses peintures tardives et cette touche mouvementée qui fait sa renommée. Ces œuvres en particulier sont qualifiées de négligées, malades, « dégénérées ». Marié à une juive et soutenu par de grands collectionneurs juifs, Corinth devient un artiste *non grata* aux yeux du III<sup>ème</sup> Reich.

La même année, le 25 avril 1937, l'américain Edward Alden Jewell écrit un article élogieux dans le *New York Times* sur l'exposition de Lovis Corinth à la Westermann Gallery à New York : « *Ce fut une expérience inoubliable. [...] Le trait infiniment subtil et pourtant sauvage de ses peintures est à couper le souffle. Elles tourbillonnent, esquivent, défient le spectateur et finalement le récompensent par un sens de l'essentiel rendu tangible* », préservant ainsi l'éclat ingénieux de l'artiste hors de l'Europe.

En dévoilant cette exposition dans la capitale française, la Galerie Karsten Greve honore cet artiste et son héritage, qui renaîtra quelques décennies plus tard dans les œuvres de Willem de Kooning et de Cy Twombly.

Cette exposition est accompagnée du catalogue « *Lovis Corinth. Blumenbilder* », édité par la Galerie Karsten Greve.

Franz Heinrich Louis Corinth, dit Lovis Corinth, est né en 1858 à Tapiaw en Prusse Orientale (aujourd'hui Gvardeïsk, Russie). Son père encourage dès son plus jeune âge sa sensibilité artistique – le petit Lovis apprécie tout particulièrement le dessin et le découpage de formes dans le papier. Sa famille hérite d'une tannerie et possède une grande exploitation agricole dans les environs de Königsberg ce qui leur procure un confort financier. Entre 1876 et 1880, Corinth étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Königsberg, où il est l'élève du peintre de genre Otto Günther. Entre 1880 et 1884, il fréquente l'Académie des Beaux-Arts de Munich, où il suit l'enseignement de Franz Defregger et de Ludwig von Löfftz. Munich est alors un centre d'effervescence culturelle moderne, attirant les écrivains, artistes et l'élite sociale de toute l'Europe. En 1884, Lovis Corinth part s'installer pendant trois ans à Paris. À la prestigieuse Académie Julian, il est l'élève de William-Adolphe Bouguereau et de Tony Robert-Fleury. Il fonde une école de peinture pour dames en 1901, et épouse en 1903 Charlotte Berend, l'une de ses premières étudiantes de 20 ans sa cadette, qui sera sa muse et son unique modèle féminin après leur rencontre. En 1923, la Nationalgalerie de Berlin célèbre les 65 ans de Corinth en lui consacrant une rétrospective qui comprend plus de 170 tableaux issus de collections privées. Il décède deux ans plus tard, en 1925. Entre 1937 et 1945, plus d'une centaine de toiles sont spoliées ou détruites pendant la Deuxième guerre mondiale. Aujourd'hui, les œuvres de Lovis Corinth font partie des plus grandes collections publiques du monde, notamment celles du Stedelijk Museum (Amsterdam), de la Nationalgalerie (Berlin), du Art Institute of Chicago (Chicago), de la Tate Britain (Londres), du Museo Thyssen-Bornemisza (Madrid), de la Neue Pinakothek (Munich), du MoMA et du Met (New York), du Musée d'Orsay (Paris), de la National Gallery of Art (Washington D.C.) ou encore du Albertina Sammlung (Vienne). Le Kunstmuseum Basel (Bâle), possède une des collections les plus importantes des œuvres de Corinth, et en particulier *Eve Homo*, la dernière peinture achevée par l'artiste peu avant sa mort.